

3 fabricA

travaux d'histoire culturelle et sociale de l'architecture et des formes urbaines

Ladrhaus
Cultures constructives

2009

FabricA

Directrice de publication
Catherine Bruant

Conception graphique
Christian Voinet

Editeur
éna-v - recherche
5 avenue de Sceaux
BP 674
78006 Versailles Cedex
Web : [http : //www.versailles.archi.fr](http://www.versailles.archi.fr)

Commande
Rosa Asselin : rosa.asselin@versailles.archi.fr
Téléphone : 01 39 07 41 16

Ouvrage publié avec le concours
du ministère de la Culture et de la Communication.
Direction de l'architecture et du patrimoine

Illustration de couverture :
Projet de l'architecte Sérgio Bernardes pour le Plano Rio, schéma d'organisation des cellules,
extrait de son ouvrage Cidade – a sobrevivência do poder, 1975.
Texte en fond :
Portevin, Cours d'architecture, 20 novembre 1873, manuscrit.

Sommaire

6 Introduction /// 10 **MAYALÈNE GUELTON** De la cité-jardin à la cité linéaire. Georges Benoit-Lévy : parcours d'un propagandiste idéaliste (1903-1939) /// 42 **HUBERT LEMPEREUR** La Fondation Carrel (1941-1945), Le Corbusier et Félix Dumail : portraits d'architectes en bio-sociologues /// 70 **KARINE THILLEUL** Penser l'habitat depuis l'intérieur : l'architecture des maisons de Robert Anxionnat, 1954-1975 /// 92 **FRANK RAMBERT** Scarification d'un paysage : les cimetières britanniques de la Grande Guerre sur le front ouest /// 116 **DAVID BRICARD** Matière à penser : la maison moulée de Saint-Denis /// 138 **CHARLOTTE VERGNOLLE** Sérgio Bernardes : pour un réel magnifié /// 156 Étude **CHANTAL CALLAIS** Histoire d'une rue ordinaire. La rue Eugène-Ténot à Bordeaux /// 214 Essai **GWENAËL DELHUMEAU** Architecture et industrie : technique, éthique et politique. Une esquisse /// 226 Lecture par **GILLES MAURY** /// 229 Thèses de doctorat soutenues en 2008-2009 /// 230 Les auteurs ///

Introduction

Catherine Bruant

Si l'enclume est bien l'un des plus beaux mots de la langue française, selon Gaston Bachelard — « Bien qu'il donne un son sourd, ce mot n'en finit pas de sonner » (*La terre et les rêveries de la volonté*) —, ce troisième numéro de *fabricA* n'en finit pas, lui aussi, de résonner des pièces mises à l'ouvrage dans l'atelier des doctorants du Ladrhaus.

Depuis ce lieu fondateur, d'autres fabriques collectives purent être explorées avec succès, du groupe doctoral animé, cette année, par les chercheurs du laboratoire Cultures constructives, aux terrains d'apprentissage que sont les séminaires de mémoires de l'énsa-v. Et le constat est encourageant : pas de cacophonie, peu de dissonance, mais une variété de tons, de rythmes et d'accroches. Le tout passant par une commune envie d'en venir à l'écriture.

Mais pourquoi écrire ? pour produire (laisser) une trace (matérielle), pour *matérialiser* son cheminement, afin qu'il puisse être ensuite poursuivi.

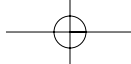
Comme le suggère Francis Ponge, ce poète qui accorde une si grande importance aux formes — des moindres objets, ces formes qui les cernent et les séparent, leurs contours (*Pour un Malherbe*) —, écrire « est plus que connaître, au moins que connaître analytiquement : c'est refaire ». Ponge, qui est aussi un grand enrichisseur lexical, poursuit dans *Le parti pris des choses* : « Un coquillage est une petite chose, mais je peux la DÉMESURER... ».

Mayalène Guelton donne la mesure du personnage auquel elle a consacré sa thèse de doctorat : l'avocat Georges Benoit-Lévy, apôtre français des cités-jardins et incontournable de l'historiographie de l'urbanisme. En le suivant de jour en jour et de dossier en dossier, à travers différentes focales, elle lève bien des ambiguïtés et met en cause les *a priori* idéologiques de cer-

tains auteurs. Son récit révèle la richesse et les enjeux du débat public au moment où naît la discipline de l'urbanisme et où se construit une « expertise sociale » encouragée par la loi de 1901. Dans les contradictions mêmes de l'homme, se lisent des échelles de réflexion qui travaillent le début du siècle, des modèles anti-urbains ancrés dans les utopies sociales du siècle précédent, au rapprochement de deux propositions – la cité-jardin et la cité linéaire –, appliquées notamment à l'actualité du Grand Paris.

Malgré son caractère trouble, la Fondation Carrel, née de l'Occupation, est un acteur significatif du développement des sciences sociales en France. **Hubert Lempereur** se penche sur les ressorts de la relation de deux architectes, Félix Dumail et Le Corbusier, avec cette institution qui, à la recherche d'une synthèse entre sciences médicales, biologiques et sociales, interroge le thème de la relation de l'homme à son milieu. L'auteur dessine sans amalgame les linéaments idéologiques d'une pensée en acte, ancrée dans une matière théorique déjà constituée, qui traversent aussi bien les propositions de Le Corbusier que l'œuvre construite de Dumail pour l'Office public d'habitations à bon marché de la Seine, préfigurant les grands ensembles d'après-guerre.

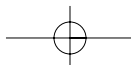
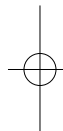
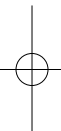
Plus connu pour ses aménagements intérieurs de grands bâtiments publics, l'architecte nancéen Robert Anxionnat a conçu, dans les années 1950-1970, une vingtaine de maisons individuelles et plusieurs projets et prototypes d'habitations industrialisées. **Karine Thilleul** s'attache à l'entour régional fortement marqué de cette production pour tenter de saisir les motifs qui poussent cet héritier d'une entreprise familiale d'ébénisterie à s'engager dans la voie du « design industriel » et à renverser le processus de pensée qui consiste à partir d'une esquisse générale pour aboutir aux détails. Dans le contexte des Trente Glorieuses, les recherches d'Anxionnat tentent de concilier les échelles humaines et industrielles, l'individu et le groupe, le singulier et la répétition. Pour affirmer un futur possible, construit grâce à l'industrialisation, où l'habitat pourrait être pensé depuis l'intérieur.



La Grande Guerre a fait près de neuf millions de morts au combat. Pour la première fois, les nations industrielles honorent leurs morts individuellement et établissent des cimetières pour les accueillir. Ainsi, une partie de la ligne de front ouest est-elle constellée d'une myriade de cimetières britanniques laissés là où les événements les ont voulu. **Frank Rambert** en reconstruit patiemment le sens, à travers les attendus et les règles que se sont donnés leurs promoteurs, maîtres d'ouvrage et architectes. Dessinés avec le plus grand soin, dans la tradition de l'enclos funéraire et du jardin anglais, ces cimetières sont pour lui une sorte d'Angleterre perdue en terre étrangère : un exil. Ils font moins œuvre mémorielle que de conservation des corps, des noms, d'un territoire. Ils sont, selon sa propre expression, une « scarification du paysage ».

La destruction d'une petite maison ouvrière moulée en béton armé à Saint-Denis du début du XX^{ème} siècle, objet analysé par **David Bricard**, met en évidence une lacune identitaire. L'enveloppe de ce modeste ouvrage porte l'empreinte, inscrite dans la matière, du procès de son apparition, ou plutôt de sa reproduction, pour en venir aux modalités du dispositif technique qui l'origine. Ce sont précisément les formes de cette « revenance » qui, en guise de traces, esquissent les contours d'un territoire technique que l'auteur interroge. Selon lui, ce qui nous revient, comme un écho d'utopie fouriérienne, du laboratoire d'Edison de West Orange, s'accompagne du paradoxe qui agite l'ordre signifié de l'objet technique : son développement passe obligatoirement par un mouvement de sortie des conventions sociales et culturelles au sein desquelles s'invente son identité.

Penseur avant tout, l'architecte brésilien Sérgio Bernardes n'a eu de cesse de redessiner le monde dans ses projets. **Charlotte Vergnolle**, qui a passé une année à Rio afin de mener son travail de recherche, questionne la matière d'une production riche et hétérogène qui couvre essentiellement la période des années 1950 à 1970. Une matière transgressive qui opère à la jonction entre réel et utopie, sur quoi un Roland Barthes relisant Fourier l'invite à réfléchir. La dynamique conceptuelle et expérimentale



qui sous-tend le travail de cet architecte foisonnant et de son laboratoire d'investigations conceptuelles met en jeu la question des pouvoirs, ces dispositifs à la fois aliénants et structurants dont il déchiffre les mécanismes pour mieux les retourner et façonner ses projets.

Par ses analyses fines, appuyées sur des sources archivistiques autant que sur des observations de terrain restituées dans de nombreux dessins, **Chantal Callais** démesure (pour reprendre la transgression linguistique de Ponge) une rue ordinaire de Bordeaux : la rue Eugène-Ténot. L'exercice est particulièrement fécond, il lui permet de faire un portrait de cette ville basse de première banlieue qui caractérise le paysage d'entrée dans Bordeaux, et qui est englobée depuis deux ans dans le périmètre de la ville classé par l'Unesco au titre du patrimoine de l'humanité. Dans la lignée de travaux fondateurs, l'auteur articule deux échelles, celle de la fabrication de la ville par lotissements privés depuis la fin du XVIII^{ème}, celle de la typologie architecturale de l'habitat individuel ordinaire bien représenté à travers ses aspects essentiels dans cette rue, jusqu'à son évolution des années 1930 à nos jours.

L'essai de **Gwenaël Delhumeau** constitue l'esquisse d'un programme de recherche engagé dans le cadre et la dynamique d'une habilitation à diriger des recherches. Il s'agit pour lui de montrer comment, et plus exactement par quels détours, l'*infra* agit l'œuvre et l'informe, pour interroger la nature hétérogène et indissociable à la fois du rapport de l'un à l'autre ; pour tenter, une fois encore, d'en dialectiser les termes. Comment l'ordre du technique fait-il retour dans le champ des représentations ? Un tableau s'esquisse autour du matériau béton, mobilisant l'action de quelques figures clefs d'une histoire qui s'organise à la croisée de ces trajectoires, donnant corps à un territoire technique encore largement sous exploré.

Enfin, nous tenons à remercier **Gilles Maury** de sa lecture attentive du très bel ouvrage que Manolita Fréret-Filippi a su tirer de sa thèse sur l'architecte Camille Albert.